

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

C'est aux rigueurs du mois de mai qu'il faut attribuer la prolongation du printemps parisien. On annonce encore de nombreuses réceptions pour le mois de juin, et le monde élégant ne quittera pas Paris avant les premiers jours de juillet.

Les grandes maisons de couture de la capitale ne confectionnent, en ce moment, que des costumes de voyage et des toilettes champêtres. Elles se préoccupent fort peu des robes

de soirées, qui se composent pour la plupart de robes de mousseline brodées ou garnies de riches valenciennes, et de cuirasses décolletées de toutes couleurs; les jupes unies, à traine et très-peu volumineuses; ainsi le veut la mode. Les cuirasses de faille de teintes claires sont d'un joli effet ornementées de broderies perlées de jais ou d'acier bleu.

En ce genre, nous citerons deux charmantes toilettes :

La première est en mousseline blanche. La jupe, à traine, rayée de larges entre-deux de valenciennes avec haut volant duchesse dans le bas, bordé d'une haute valenciennes; cette jupe est posée sur une autre jupe de faille bleu pâle. Cuirasse de faille bleu pâle, encadrée d'une riche valenciennes surmontée d'une guirlande de fleurs brodées de perles d'acier bleu; manches de valenciennes jusqu'au coude, retenues par un nœud de faille bleu pâle et une broderie perlée; ce corsage, d'un très-gracieux effet, est décolleté en longues pointes devant et derrière.

L'autre toilette est en gaze de Chambéry blanche, mi-partie unie, mi-partie à rayures satinées, avec tablier devant composé de ruches bouillonnées; longs plis de faille vert d'eau remontant en quilles de chaque côté. Cuirasse de faille vert d'eau, garnie de broderies de soie blanche formant guirlande de feuillage; pas de manches à ce corsage également décolleté en châle.

On fait aussi de ravissants corsages Louis XV à basques ou à

longues pointes devant et derrière pour les personnes qui ne peuvent supporter la cuirasse. Les berthes sont complètement supprimées. Aux corsages décolletés, les garnitures à plat et les broderies sont seules permises.

Occupons-nous maintenant des costumes de voyage et des toilettes de campagne.

Les costumes de voyage doivent être en mohair ou en beige; mais les tissus de laine sont de rigueur pour cet usage, par cette raison majeure qu'ils doivent supporter impunément la pluie et la poussière, tout en n'étant pas trop chauds. Les toiles d'Oxford, de Vichy, les percales, quoique extrêmement agréables à porter, n'offrent pas assez de consistance pour les voyages un peu longs; il faut les réserver pour les parties de campagne: c'est là leur véritable destination.

Les plus élégants costumes de voyage se composent d'un jupon garni d'un haut volant plissé et d'une blouse à revers, ajustée derrière, flottante devant; il faut choisir de préférence les couleurs naturelles, comme étant d'une solidité à toute épreuve et ne passant pas au soleil. On complète souvent le costume par une pèlerine ajustée derrière à la taille, ou par un double collet. Peu ou point de garnitures aux costumes de voyage, par cette raison qu'il faut supprimer tout ce qui pourrait se froiser;

des franges de laine à la rigueur. Mais les plus élégantes se contentent d'un ourlet à doubles piqûres et de boutons de fantaisie.

A propos de boutons, constatons, en passant, qu'ils jouent un très-grand rôle dans la mode actuelle; l'industrie parisienne est arrivée, du reste, à confectionner, en ce genre, de véritables objets d'art.

Comme nous le disions tout à l'heure, il n'est pas, pour les excursions champêtres, d'étoffe préférable à l'Oxford. On



P. N° 209. — CHAPEAU BÉBÉ.

Modèle de M^{lle} Marie Bataillon (5, rue Thérèse).

arrive à faire, avec ce tissu, de charmantes et fraîches toilettes dont l'ensemble coquet se détaille ainsi : d'abord un jupon garni de deux ou trois petits volants plissés; puis une tunique arrondie devant en tablier, drapée de chaque côté et relevée



Tournure Froufrou.

derrière; un corsage à basques, à revers encadrés de plissés, et une pèlerine ornée d'un plissé pareil. On peut remplacer la tunique et le corsage par une polonaise ajustée ou une blouse



Tournure Orphée.

flottante. La ceinture de cuir russe noir à motifs argentés, avec aumônière de côté et chaînette pour l'en-tout-cas complète l'aspect séduisant de ces costumes négligés, dont toute la coquetterie consiste dans la façon.

En toilettes plus habillées, le genre camaïeu n'a rien perdu de sa vogue; bleu-turquoise et bleu-bluet, mauve et violet, feutre et marron, vert clair et vert-bouteille, gris clair et gris foncé, telles sont les nuances adoptées cette saison. Manches et garnitures se font de la même teinte, tandis que le corsage et le fond de la jupe sont assortis. Parmi les plus jolies formes de corsages, nous signalerons l'habit Louis XV, la veste Louis XIV et la jaquette *Incroyable*, à larges revers, dont nous avons déjà annoncé la création; cette veste, qui a beaucoup de genre, ne saurait être indifféremment portée par tout le monde.

Les peignoirs et matinées, indispensables à la campagne, se font en percale ou en toile batiste; on les garnit de revers, de poches et de boutons de nacre. Dans leur fraîcheur, il suffit



Jupon Royal
pour les robes à écharpe.

d'une ceinture en large ruban pour les transformer en toilettes d'été. Beaucoup de femmes élégantes n'en ont pas d'autre.

Les chapeaux à larges bords, dits chapeaux de bergère, coquettement ornés de fleurs et de rubans, essentiellement pratiques au soleil, sont fort en vogue ce printemps; mais, pour les promenades en voiture et les voyages, il faut leur préférer le chapeau Trianon, le chapeau Henri III et même le chapeau Chloé. Ces chapeaux se font indifféremment en paille noire ou blanche.

Le chapeau mantille et la couronne Léopold-Robert sont les plus élégants chapeaux de ville qu'on puisse rêver; de véritables coiffures artistiques!...

Les jupons et tournures occupent une trop grande place avec les modes actuelles pour que nous négligiions de nous occuper sérieusement de ce détail important de la toilette féminine. La femme élégante qui veut être habillée au goût du jour doit apporter le plus grand soin dans le choix de ses

jupons et tournures, d'où dépend souvent tout le charme de la désinvolture. Il n'est pas de taille irréprochable qui puisse résister à un jupon mal fait et à une tournure disgracieuse. En principe, il faut au moins deux jupons à ressorts : un pour les costumes courts et négligés, et un autre pour les robes longues et habillées.

Pour les costumes de rue, nous signalerons à l'attention de nos lectrices comme juponnant dans la perfection, la tournure *Froufrou*, de la maison de Plument. Cette tournure est composée d'un jupon plat et uni devant, et ornée derrière de quatre petits volants à ressort flexible passé dans le bas de chaque volant; volant froncé au bas du jupon. — Cillons également



Jupon Papillon
pour les robes légères.

une tournure indépendante qui soutient avec grâce la croupe des jupes. Cette tournure, en crin, forme pouff dans le haut; elle est complétée dans le bas par deux volants bordés d'un galon rose. Nous parlons de la tournure *Orphée*, qui obtient le plus grand succès et fait honneur à la maison de Plument.

Deux formes inédites conviennent aux robes à trains. C'est d'abord le jupon *Royal*, à ressorts derrière, posés de manière à pouvoir soutenir la croupe des robes et le nœud des écharpes si en vogue cette saison. La place où l'écharpe doit être attachée se trouve indiquée par la forme même du jupon. — Le jupon *Papillon*, dentelé des côtés et du bas, porte cinq volants à ressorts à la croupe; quatre ressorts dans le bas complètent l'ensemble de ce jupon, qui convient tout particulièrement aux robes légères.

Ces jupons et tournures, dont nous donnons le dessin exact, sont indispensables avec les toilettes actuelles; parfaitement combinés, de formes harmonieuses, ils vont à ravir et donnent

à la désinvolture ces ondulations poétiques chantées par nos romanciers modernes. La maison de Plument (33, rue Vivienne) semble n'avoir pas d'autres préoccupations que d'embellir la taille des femmes en lui donnant de la grâce et de la sveltesse.

LOUISE DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 309.

(Voy. page 265.)

Chapeau *Bébé*. Passe de paille anglaise, fond de gaze bouillonnée, écharpe de foulard rayé et guirlande de fleurs variées. Ruche de dentelle en dessous.

Description de la planche coloriée n° 1146.

1. Costume en popeline grise et taffetas bleu. La jupe est garnie de six volants et d'un haut tuyauté par le milieu; par derrière, larges bouillonnés en long formant draperie, encadrés d'un entre-deux sur taffetas blanc et d'une frange bleue. Tunique-écharpe, très-courte devant et également garnie de guipure et de frange. Corsage taffetas bleu, à basques formant pointes devant, et derrière un large pan carré à revers doublés de popeline grise; haute collerette en popeline et draperie tombant dans le dos et continuant en revers sur le devant. Manche garnie de trois petits volants et d'un bouillonné séparés par une guipure et une frange. — Chapeau de paille jaune, garni de taffetas bleu et branche de géranium.

2. Costume en toile de soie brochée nuance maïs; derrière volant de 20 centimètres surmonté d'un haut plissé avec tête froncée. La tunique forme par derrière du côté gauche, un long pan d'habit garni de cinq larges boutons de taffetas rouge; le côté gauche de la tunique forme un léger pouff gracieusement drapé par une écharpe écossaise. Devant, volant de 30 centim. avec double passe-poil, puis un volant de taffetas rouge qui se répète trois fois. Corsage à basques tout autour, croisé devant et garni intérieurement d'une écharpe écossaise dont les pans sortent en dessous de la basque. Manche à volants alternés de soie brochée et de mousseline avec brassard de foulard. — Chapeau de paille garni d'écossais et de velours noir. Un chardon d'argent retient une plume blanche.

A NOS ABONNÉES

A la demande du plus grand nombre de nos abonnées, — désireux, d'ailleurs, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, — nous avons décidé de publier en supplément au *Moniteur de la Mode* (c'est-à-dire en outre des feuilles de patrons que nous donnons chaque mois) 12 TRÈS-BONS PATRONS DÉCOUPÉS, reproduisant, au point de vue pratique, les modèles publiés dans les gravures du *Moniteur de la Mode*.

Ces patrons, afin qu'ils puissent rendre de réels services à nos abonnées, seront expédiés *franco* ainsi qu'il suit : 6 dans la période comprenant les mois de mars, avril, mai et juin (c'est-à-dire 1 en mars, 2 en avril, 2 en mai et 1 en juin), et 6 dans la période comprenant les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier (c'est-à-dire 2 en octobre, 2 en novembre, 1 en décembre et 1 en janvier).

Nos abonnées se trouveront ainsi en possession d'une ample provision de patrons aux époques les plus intéressantes du mouvement des modes.

Le premier service de ce supplément, d'une incontestable utilité, se fera en octobre 1874. Nos abonnées, pour recevoir ces patrons découpés, n'auront qu'à nous adresser *franco*, en timbres-postes ou en bons de poste, la somme de 2 francs.

AD. GOUBAUD ET FILS.

LES FEMMES

PENDANT LE SIÈGE DE BILBAO

Voici en quels termes le correspondant du *Temps* fait l'éloge des Bilbainas pendant le siège qu'a subi dernièrement la ville de Bilbao :

« Les femmes surtout montraient cette fierté d'humeur... C'est à elles qu'appartient l'honneur de la résistance. Les témoignages sont unanimes sur ce point.

Il n'est pas un soldat, pas un *auxiliaire*, pas un bourgeois, qui ne parle avec enthousiasme de la conduite héroïque des *Bilbainas*.

Nous étions résolus à faire notre devoir, me racontait, il y a quelques jours, un assiégé, mais si nous avions fléchi, nos femmes nous auraient empêché de tomber. Elles ne nous auraient jamais permis de nous rendre; elles nous auraient même poussés à quelque combat suprême si l'armée de secours n'était point venue, et la plupart d'entre elles nous auraient accompagnés au feu.

Mais ce n'est pas tout. L'indignation avait tellement échauffé leur âme qu'elles ne nous permettaient même pas d'être tristes.

Dans les sombres magasins blindés où nous passions notre vie, entassés les uns sur les autres, jamais elles n'ont laissé pénétrer le découragement ou le spleen.

Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'animation, de la gaieté brillante de quelques-unes de nos réunions, dont les incidents comiques ne s'effacèrent jamais de notre mémoire.

Tout était sujet de rire pour nos jeunes filles. Quand la cloche d'alarme annonçait l'arrivée d'une bombe, les conversations s'arrêtaient, mais la plupart des femmes avaient en peu de jours appris le langage des projectiles, et elles devinaient au sifflement où la chute aurait lieu. « Bah ! disait l'une, celle-ci va dans telle ou telle rue, elle n'est pas à notre adresse. » Et le babillage recommençait.

Le 21 février, quand les premiers projectiles tombèrent en ville, certaines rues se remplirent de monde, comme pour une fête, et l'on vit des femmes applaudir les carlistes ironiquement et les saluer en agitant leurs mouchoirs. Il est vrai que nul ne croyait alors à la durée du bombardement.

Mais même vers la fin, les dames de la ville affectèrent plus d'une fois de se promener en toilette sur les places publiques, et les jeunes gens de la milice auxiliaire s'étant un jour avisés de donner une représentation patriotique dans le théâtre, elles y vinrent en grand nombre.

Quant aux femmes du peuple, aux ouvrières, aux servantes, elles continuèrent à travailler bravement, sans même prendre des précautions suffisantes, et nous ne pourrions jamais vanter comme elles le méritent celles qui tous les jours portaient des vivres aux défenseurs des postes avancés.

Bien souvent les balles pleuvaient dru sur le passage de ces modestes héroïnes, dont plus d'une, vous le savez, a été tuée ou blessée.

En somme, dans toutes les classes de la société, de la plus riche à la plus pauvre, nos femmes, jeunes ou vieilles, ont fait preuve d'une noblesse de cœur et d'une vaillance à la hauteur de leur grâce proverbiale.

C'est à elles que Bilbao, « trois fois vaincu », doit le plus beau fleuron de sa couronne.

Voilà ce que me disait un témoin peu capable de se laisser griser par l'enthousiasme. S'il a bien vu, si vraiment les Bilbainas ont été aussi braves qu'elles sont gracieuses et jolies, il

faut les adorer à genoux et les proclamer les égales des Parisiennes...

Comme celles-ci, du reste, ce n'est pas seulement en face du danger qu'elles ont montré du courage. »

L. T.

UN PEU PARTOUT

Qui veut devenir noble? Demandez, faites-vous servir!

Dans des annonces spéciales, un libraire de Nice, qui se nomme Fleurdelys (quelle coïncidence!), offre aux amateurs :

UN DUCHÉ, avec titre de duc, érigé en fief par Sixte-Quint. Prix, « y compris le titre de duc, » (*sic*) : 4 500 000 francs.

UNE PRINCIPAUTE, avec le titre de prince. Prix, toujours y compris le titre : 600 000 francs.

UN MARQUISAT-BARONNIE, avec cette mention : « Les titres de marquis et de baron sont annexés (*annexés* est délicieux!) à cette propriété, » dont le prix est de 550 000 francs.

Il faut vraiment n'avoir pas quelques centaines de mille francs dans la poche pour se refuser d'être prince, duc ou marquis-baron, du moment où l'aristocratie se marque ainsi en chiffres connus!

..

L'*Abeille* gauchoise a recueilli la curieuse enseigne que voici :

*Toussaint, perruquier,
donne à boire et à manger.*

*Potage à toute heure
avec de la légume.*

On coupe les cheveux par dessus.

..

Le directeur d'une troupe ambulante faisait placarder ces jours derniers, dans une ville du Midi, l'affiche suivante :

Ce soir
LES ENFANTS DE TROUPE
comédie-vaudeville de M. Bayard
CEUX D'ÉDOUARD
tragédie en cinq actes, de Casimir Delavigne.

..

A côté ou au delà de la province française, il y a la province belge. Cette dernière, qui se compose de toute la Belgique, ne prête pas moins à rire que sa voisine.

La quatrième page des journaux belges notamment est une mine inépuisable de cocasseries.

Ces jours derniers, on lisait dans le *Progrès de Charleroy* un entrefilet rédigé en ces termes stupéfiants :

« M. Pierre Charles, habitant Montigny-sur-Sambre, désirerait savoir le nom de la personne qui lui a volé sa bourse à la foire de Charleroy, le 27 avril dernier. »

En voici une plus curieuse encore, qui vient d'être cueillie dans un journal de Bruxelles :

« A louer une écurie... au rez-de-chaussée. »

Vous étiez-vous jamais figuré une écurie au troisième au-dessus de l'entresol?... Non, n'est-ce pas? — Après cela, sais-tu, monsieur, peut-être qu'en Belgique...

A. Z.

LES ONGLES

Les ongles de l'homme représentent la griffe des carnassiers; cette griffe ainsi réduite égratigne plutôt qu'elle ne blesse; nous utilisons, comme nous pouvons, le peu qui nous en reste. De plus, en soutenant la pulpe des doigts, ils assurent la précision du toucher; de même qu'ils augmentent la résistance des orteils pendant la station et la progression.

Ils sont enchâssés dans un repli de la peau, dont l'épiderme se prolonge sur leur partie adhérente et est entraîné dans la croissance de l'ongle. Le repli s'isole de plus en plus de l'ongle vers sa partie libre. La partie enchâssée est la *racine* de l'ongle. Le corps de l'ongle présente, du côté de la racine, une portion d'aspect blanchâtre et de forme semi-lunaire, qu'on nomme *lunule*.

A la surface de l'ongle, on remarque des stries longitudinales et quelquefois des sillons transversaux qui se sont formés dans les maladies graves où la nutrition a été fortement troublée. La distance de ces sillons à l'insertion de l'ongle est, dit-on, en rapport avec le temps écoulé depuis la disparition de la maladie, chaque millimètre représentant une semaine pour les ongles des doigts, et un mois pour l'ongle des gros orteils. Ces signes se retrouvent encore au pouce au bout de cinq mois, et au gros orteil au bout de deux ans.

Les ongles sont composés de deux couches: sous la couche cornée, qui apparaît à l'extérieur, se trouve une couche moins dure, qui se confond avec une couche analogue de l'épiderme des doigts; les ongles font aussi corps avec l'épiderme et se détachent avec lui.

L'accroissement de l'ongle paraît se faire du côté de la lunule; si cette partie est détruite profondément, la croissance s'arrête. Dans les cas ordinaires, des couches nouvelles apparaissent de ce côté et repoussent les couches anciennes vers le bout du doigt.

La forme la plus avantageuse des ongles, au point de vue esthétique, est celle d'un rectangle un peu allongé et recourbé latéralement en demi-cylindre. Quand ils sont plus recourbés que de coutume dans le sens de la longueur et qu'ils coïncident avec le développement en massue de l'extrémité des doigts, ils sont l'expression d'un état de souffrance de la nutrition, mais ne caractérisent pas la phthisie plus qu'une autre maladie débilitante.

Les ongles sont plus résistants chez les travailleurs, plus délicats chez les fainéants. Les ongles rongés accusent, pour les physiognomistes, la turbulence de caractère; malpropres, ils sont un signe de désordre; régulièrement coupés, ils dénotent des habitudes méthodiques. Les élégants, en Chine, comme chez nous, les laissent pousser démesurément, les uns pour prouver qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre, les autres pour s'embellir.

A. NICOL.

THÉÂTRES

OPÉRA. — C'est naturellement d'une reprise qu'il s'agit, et tout naturellement aussi de la reprise d'une des œuvres de Meyerbeer. On n'a point, à l'Académie de musique, la fièvre des nouveautés.

Donc, l'Opéra, émigré à la salle Ventadour, nous a rendu, dans une représentation dont l'ensemble a été fort convenable, les *Huguenots* pour les débuts de mademoiselle Belval. La jeune cantatrice n'avait eu qu'à changer d'idiome pour paraître sous le costume de la reine Marguerite, car il y a un mois encore

on l'applaudissait sur la même scène, chantant en italien *Sémiramide*. L'incarnation française sied parfaitement à la voix large, puissante et bien timbrée de mademoiselle Belval, et l'accueil qu'elle a reçu lui a montré qu'on peut être *diva* dans son pays, — sinon prophète.

OPÉRA-COMIQUE. — La direction de ce théâtre vient de compléter le nombre d'actes que lui impose annuellement son cahier des charges, en donnant un petit ouvrage, *le Cerisier*, dont le poème est de M. Jules Prével et la musique de M. Duprato.

Une bouture de La Fontaine, greffée sur une pousse de Planard, a produit la variété de ce *Cerisier*, dont M. Du Locle pourra dire: « Je l'ai planté, je l'ai vu naître, » sur un air cher à ses plus vieux abonnés. Seulement, pour que les fruits produits par ledit cerisier aient la saveur de ceux du verger du bon La Fontaine, il y manque bien des choses, dont toutes ne sont pas à regretter.

Pourtant le librettiste est allé un peu loin en substituant, aux vers prestes et parfois trop lestes du maître, des rimes de cette facture:

Va, ne crains rien,
Tout ira bien;
Sans stratagème.
C'est toi que j'aime,
C'est toi, mon cher,
Mon cher Prosper.

Que M. Duprato, l'auteur jadis applaudi des *Trovalettes*, n'ait pas toujours trouvé à broder une musique sans défaut sur un pareil canevas, c'est ce dont on serait mal venu à lui tenir rigueur. Il a obtenu un succès de seconde classe, et l'on doit doublement l'en féliciter.

RENAISSANCE. — En attendant la reprise de *la Belle au bois dormant*, revue, corrigée et diminuée, M. Hostein a donné une ancienne pièce de D'jazet, *Gentil-Bernard*, à laquelle mademoiselle Scriwaneck a essayé de rendre la vie. Mais c'était là un miracle que la créatrice seule pouvait accomplir. On assure que nous la reverrons avant peu: c'est assez dire que nous l'applaudirons de grand cœur.

BOUFFES-PARIISIENS. — Offenbach vient de doter le répertoire des Bouffes d'un nouveau succès, *Bogatelle*, en collaboration de MM. Crémieux et Blum.

Très-parisien d'allure et d'une verve qui n'exclut pas la finesse, le livret de cette bluette a fourni à M. Offenbach un thème heureux pour écrire une de ces partitions où il mêle, comme dans la *Chanson de Fortunio*, à beaucoup d'esprit et de gaieté élégante un grain de sentiment. La chanson de Mathurin est une page exquise et qui vaut les plus célèbres inspirations du maestro.

Mesdames Judic et Grivot se partagent l'interprétation de cette opérette avec un succès égal: l'une a bien du charme dans la finesse, l'autre de l'esprit dans le talent.

SALLE DES FAMILLES. — M. Alexandre Lemoine continue de diriger avec intelligence et succès les représentations données dans cette petite salle. Les *Soubiers de bal* et le *Voyage à Dieppe* ont été applaudis toute une semaine, et l'affiche promet aux fidèles habitués de M. Lemoine de nouvelles et non moins intéressantes distractions.

Il n'est pas inutile de rappeler que la salle des Familles est située faubourg Saint-Honoré, 30, dans la cité du Retiro.

Hop-Frog.

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 422).

Robe en faille de deux tons, garnie de dentelle blanche. Jupe à traine, à tablier et à quilles de chaque côté; le tablier garni de dentelle blanche; volant plissé dans le bas, surmonté d'un bouillonné retenu

côté par un nœud de faille. Corsage à gilet ouvert en châle, à col montant derrière et à basques plates, garni de dentelle blanche; même dentelle au bas des manches simulant le revers. — Chapeau de paille an-



TOILETTE HABILÉE

Modèle de M^{lle} Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

par un petit biais et une dentelle blanche; quilles formées par deux bouillonnés à tête; derrière, volants froncés surmontés d'un bouillonné de faille de teinte plus foncée que le fond de la robe; pouff retenu de

glaise garni de rubans assortis à la robe, avec traine de fleurs et aigrette de côté; écharpe de gaze formant brides. — Bottines de chevreau mordoré à talons Louis XV.



A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goussier & Fils Ed. Paris

1146

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{lle} M^{me} Bataillon, r. Chérese, 3. Modes de M^{me} Séguin, rue des Colonnnes, 1.
 Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon. Tapis et Coussins de P. de Plument, Rue Vivienne, 33.
 Parfums de la M^{me} Violet, B. des Capucines, 12.

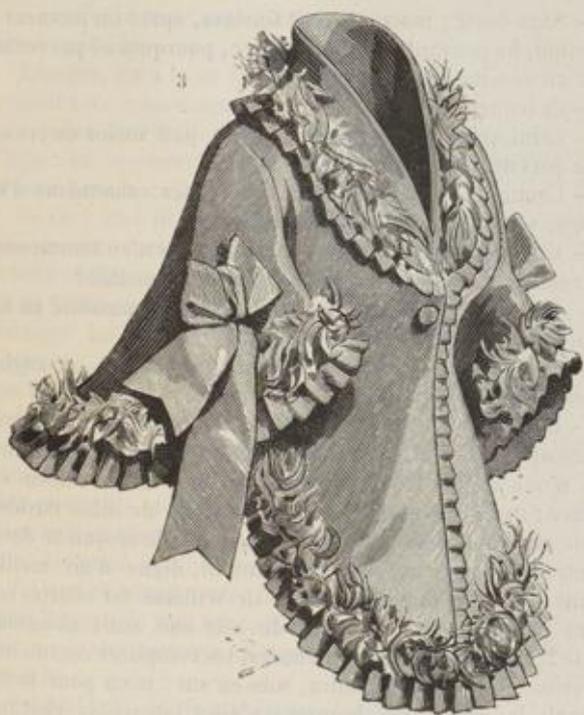
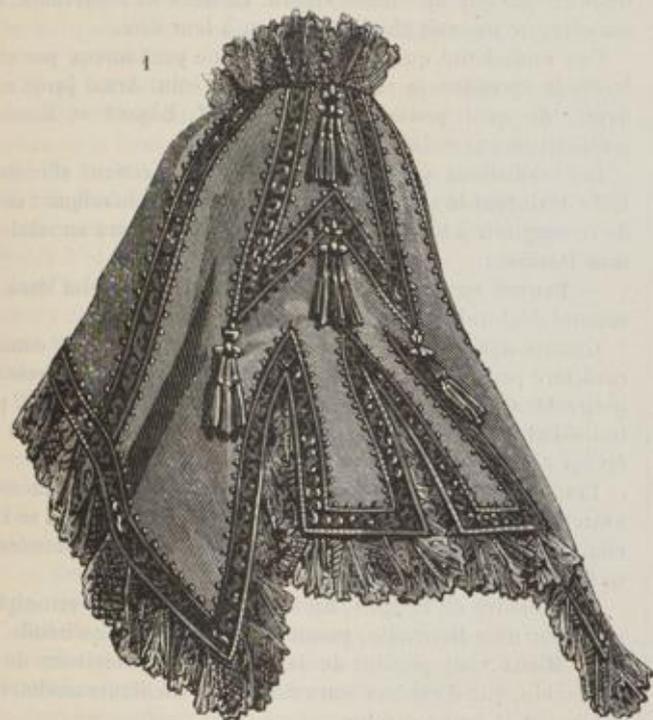
Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goussier & Fils, 25, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 429).

1. Confection en sicilienne garnie de galons perlés de jais formant basques découpées derrière et longues manches dolman, colerette montante et guipure autour de la confection.

3. Mantelet de cachemire de l'Inde bleu pâle, à grand col rabattu, et dont la coupe simule les manches, garni d'un plissé de faille de même teinte et de plumes grises, nœud de ruban à pans sur chaque manche.



CONFECTIONS

Modèles de M^{lle} Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

2. Devant de cette même confection formant mantelet-écharpe; motifs de passementerie terminés par des glands à chaque pointe des galons, qui forment revers devant et capuchon derrière.

4. Dos du même mantelet fendu du bas avec deux larges pans de ruban s'échappant d'un nœud et retombant en ceinture. Nœud à pans au col.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

On ne pouvait admettre une erreur si grave. On entourait, on dépouillait le jeune créole de son costume improvisé; on le regardait mieux.

— Oui! oui! voilà bien, en effet, le fils de sir Davidson! je le reconnais! je le reconnais!

— Enfin! s'écriait Bengali triomphant. Êtes-vous convaincus maintenant de mon innocence?

— Oui, certes!

— Et vous allez, reprenait-il, en parodiant les paroles de son frère, vous allez, n'est-ce pas, prononcer avec moi la sentence que mérite un calomniateur?

— Oui! oui!

Le revirement ne laissait rien à désirer. Vainement Saïd-Yama voulait-il continuer.

— Des excuses! des excuses!

Saïd-Yama, que l'on n'aimait guère, jugea prudent de céder, sans pourtant que la concession fût excessive.

— Soit. Je prierai donc mon jeune frère d'oublier ce qui, de ma part, du reste, ne peut s'attribuer qu'à un excès de zèle pour la réalisation du serment qu'il doit tenir aussi religieusement que vous et moi. Ceci dit, je serai franc. Je n'ajoute foi qu'à la moitié de ce que nous avons entendu; aussi, voilà ce que je propose: Bengali restera le gardien unique des deux captifs, et sa tête nous en répondra. De cette manière, pas d'équivoque possible, et surtout pas de ruse, en actions comme en paroles. Mon frère consent-il à un arrangement destiné à résoudre en dernier ressort la question qui nous divise?

Le Maître-Diable croyait fortement embarrasser son adversaire. Le jeune Hindou répondit, avec une tranquillité parfaite:

— Soit! Et après un instant de réflexion: Je resterai seul avec les prisonniers; mais me laisserez-vous sans armes, entre deux individus dont le désespoir et la haine qui se lisent dans leurs yeux vont inmanquablement doubler les forces?

— Non; cependant, ne frappe qu'à la dernière extrémité. Crie au secours! Un autre genre de mort, tu le sais, les attend. Et vous, camarades, resserrez vous-mêmes les cordages qui doivent retenir couchés par terre ces beaux messieurs!

Edgard et Gustave essayaient en vain de repousser les horribles mains de ces bandits. En un clin d'œil, on les mit hors d'état de faire un mouvement.

— Au moins, s'écriait le créole anglo-indien, assurez-moi, misérables, que miss Henriette, que ma pauvre sœur ne subit point au même degré l'affreuse captivité à laquelle vous nous condamnez?

— Miss Davidson, répondit, avec un sourire sauvage, le digne fils de la cruelle Ganga, est aussi heureuse qu'une reine, parmi les fidèles sujettes aux soins de qui nous l'avons confiée?

Il était évidemment question des femmes de la même tribu. Gustave et son ami auraient éprouvé, en apprenant cela, une satisfaction relative; mais l'hilarité bruyante et de mauvais aloi qui accueillit les paroles du Maître-Diable éveilla dans leur âme toutes les inquiétudes, en rappelant de quoi devaient être capables des créatures de cette espèce.

— Mon Dieu! Seigneur! ayez pitié d'elle! murmuraient-ils, pendant que les vengeurs de Ben-Saïd s'empressaient de quitter la cabine.

XVIII

L'ennemi était un ami.

Bengali demeurait donc seul gardien des prisonniers. Le mépris des jeunes gens était profond. Il ne pouvait mieux se traduire que par un silence absolu. Le frère de Saïd-Yama, de son côté, ne trouvait absolument rien à leur dire.

Une immobilité qui s'expliquait on ne peut mieux par une lassitude excessive le retenait dans un coin. Armé jusqu'aux dents, de quoi pouvait-il avoir peur? Edgard et Gustave n'étaient-ils pas réduits à l'impuissance?

Les révélations qu'ils venaient d'entendre étaient affreuses. Elles devinrent le signal d'une détermination héroïque: celle de reconquérir à tout prix une liberté si nécessaire au salut de miss Davidson.

— Pauvre sœur! pauvre sœur! murmurait celui dont le remord déchirait l'âme.

Gustave avait trop de bon sens, trop de générosité dans le caractère pour ajouter, par une seule récrimination, directe ou indirecte, au chagrin de son malheureux ami. Tout ce qu'il put immédiatement recouvrer de présence d'esprit s'exerçait en faveur d'une prompté évasion.

Les prisonniers, pour n'être entendus que d'eux-mêmes, avaient choisi la langue française, dans laquelle Edgard se félicitait d'avoir obtenu des progrès suffisants pour comprendre et se faire comprendre aisément.

— Attendre de Bengali, lui dit Gustave, un seul renseignement sur miss Henriette, paraît aussi dangereux qu'inutile.

— Mieux vaut profiter de la dédaigneuse indolence de ce misérable, que d'espérer son retour à de meilleurs sentiments, répliquait le jeune créole.

— Sans doute; mais, ajoutait Gustave, après un moment de réflexion, ne pouvant rien par la force, pourquoi ne pas rechercher un résultat plus facile?

— Et lequel?

— Celui qu'amènerait justement un peu moins de cruauté de la part du second fils de Ben-Saïd.

— Comment! après ce que vous venez vous-même d'entendre, vous osez demander encore....

— Une chose bien difficile, en effet; mais n'en sommes-nous pas réduits, hélas! à souhaiter même l'impossible?

— Eh bien! voyons ce qui peut rester d'humanité au fond d'une âme odieusement pervertie.

Alors Gustave, s'adressant à leur gardien, fit, en anglais, l'apostrophe suivante:

— Bengali, écoute. Une rancune aveugle anime ton frère et ses compagnons; elle peut à la rigueur se concevoir; ni lui ni eux n'ont connu les prochaines victimes d'une atroce vengeance; mais toi que la bonté naturelle de miss Davidson, jointe aux élans d'une reconnaissance qu'elle croyait te devoir, montrait comme un excellent enfant, digne d'un meilleur avenir, et à qui la protection de sir William fut offerte, comment peux-tu servir avec tant de zèle une aussi abominable cause? En réalisant leurs menaces, tes complices commettront un crime dont on les punira, sois-en sûr; mais pour le tien, Bengali, la justice des hommes n'aura jamais de châtement assez terrible! L'ingratitude est le dernier degré d'abaissement que l'on puisse atteindre. Miss Davidson est un ange que bénissent tous les malheureux. En contribuant à sa mort, à celle de son frère, par conséquent à celle de sir William, qui ne saurait survivre à ses chers enfants, tu attires sur toi l'exécration universelle. Tous les vieillards, toutes les femmes, tous les jeunes orphelins, à qui, chaque jour, elle distribuait, comme à toi, des secours, réduits au désespoir, accuseront Bengali comme l'auteur de leur misère.

L'improvisation de Gustave Gérard n'avait point, certes, la prétention d'un chef-d'œuvre. Elle s'inspirait de la vérité, et avait trouvé le défaut de la cuirasse, car Bengali montrait l'irritation habituelle aux coupables dont la conscience est mal à son aise.

Il tournait le dos. Il baissait la tête. Ses mains jointes sur son visage s'efforçaient d'en cacher la rougeur. Ce début inespéré offrait un encouragement qu'Edgard ne voulut point laisser infructueux.

Ce qu'il savait de Neddy-Neddy par miss Henriette lui fournait des observations qui auraient trouvé leur place dans la première scène de la forêt, au pied de l'arbre où le faux muet était attaché, si, à cette époque, le jeune créole avait su que le pendu de l'île des Caïmans fut le mari de cette pauvre femme, le père de ce malheureux enfant; mais la jeune Anglo-Indienne à qui Neddy-Neddy donnait toute sa confiance ne jugeait pas nécessaire l'aveu public d'une si grande infortune. Edgard Davidson trouva cependant des paroles qui, s'adressant à un enfant idolâtre de sa mère et follement adoré d'elle, éveillèrent un écho dans son cœur.

Ni Gustave ni son ami ne pouvaient s'attendre à ce qui advint.

Un brusque mouvement avait relevé la tête et abaissé les mains du jeune paria. Il regardait en face les prisonniers, et de ses grands yeux noirs, habituellement pleins de malice, à cette heure animés de l'expression la plus douce, des larmes coulaient.

— Est-il possible! s'écriaient, avec surprise, les témoins d'un changement si extraordinaire.

Autrement grande fut cette surprise, en voyant celui qu'ils prenaient pour un de leurs plus cruels ennemis, approcher, élargir les liens dont ils souffraient le plus, et ajouter en leur mettant un couteau entre les mains :

— Faites le reste. Attachez-moi, bâillonnez-moi vite et fuyez à la nage!

Interdits, mais ivres de joie, Edgard et Gustave profitaient du conseil avec empressement.

A peine étaient-ils à moitié de cette besogne, qu'un cri : A l'aide! au secours! sortait des poumons du jeune Hindou et attirait dans la cabine Saïd-Yama lui-même.

— Oh! oh! fit le Maître-Diable, on avait oublié de fouiller ces messieurs, et, leurs cordes coupées, tu allais avoir affaire à forte partie, mon cher petit frère!

— Holà! reprenait-il, en s'adressant aux bandits accourus derrière lui, Jattri! Indra! Koujera!... prenez des cordes neuves! .. Serrez fort!... Attachez solidement des gaillards qui seront mis à la diète, s'ils recommencent! Et toi, Bengali, continue à veiller avec le même zèle!

Dès que les hommes, leur tâche accomplie, eurent quitté la cabine, les jeunes gens se trouvèrent de nouveau seuls avec leur misérable créature, qu'ils n'avaient plus assez de leur âme pour haïr et maudire.

— Infâme! infâme! infâme!

Ce mot résumait toutes leurs angoisses, toutes leurs fureurs; mais Bengali ne s'en souciait guère. Un franc éclat de rire dilatait ses lèvres rouges; et s'essayant les yeux du revers de sa manche :

— Ah! ah! je ris aux larmes! dit-il.

Tout à coup, l'excès d'une gaieté sauvage fit place à l'expression d'un sentiment contraire.

L'Hindou s'était levé. Il s'approcha du jeune créole et du jeune Français cloués au plancher par l'étroitesse de leurs nouveaux liens. Il tenait un poignard dans chaque main. Les flammes de son regard dénonçaient une incomparable audace.

Les deux armes levées à la fois étaient prêtes à retomber en même temps.

— Ah! prononcèrent, d'une seule voix, les prisonniers, avec

plus de mépris que de frayeur, il ne manquait plus, vraiment, à ce misérable que de nous assassiner!

Les poignards avaient frappé; mais, ô surprise! les cordages seuls étaient touchés, avec tant d'adresse qu'après deux seuls coups ils gisaient tous ensemble aux pieds d'Edgard et de Gustave.

Aussitôt, le fils de Neddy-Neddy prononça d'un ton ferme et sincère :

— Messieurs, vous êtes libres.

Et comme l'incrédulité se lisait en traits pleins d'amertume sur le visage des jeunes gens, dont il s'était joué avec tant d'effronterie et de méchanceté, tout à l'heure :

— Vous hésitez à me croire?... Ah! je conçois, à présent, qu'il vous faille des preuves. Eh bien! voici deux poignards, prenez-les. Je suis à mon tour sans armes et à votre merci? ne me quittez pas des yeux. Au moindre signe équivoque de ma part ou du dehors, tuez-moi sans pitié, je n'appellerai point au secours. Oui, frappez, mais d'abord, écoutez, je vous en prie!

Alors, profitant de la stupéfaction que devait causer une pareille conduite, il reprit la parole :

— Oui, certainement, messieurs, je serais un monstre et de perfidie et d'ingratitude, si j'avais à me reprocher ce dont les apparences m'accusent. Grâce au Dieu que vénère votre sœur, Edgard, et que ma mère et moi nous apprimes un peu à connaître avec elle, je ne suis que malheureux, oh! bien malheureux! Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment, je ne dois m'occuper que de ce qu'il y a de commun entre nous.

Les jeunes gens regardaient malgré eux les issues de la cabine tout en détachant leurs derniers liens.

— Soyez sans inquiétude. Assez de réflexion et de prudence a présidé aux moindres de mes actions pour que je sois sûr de ce que j'avance. Nous ne pouvons bouger encore de cette barque où nul ne viendra de sitôt nous déranger.

Et reprenant la plaidoirie de sa propre défense :

J'eus avec ma mère, peu d'instant avant sa mort, un long et mystérieux entretien. Il me fut permis de voir un éclair de véritable joie briller dans ses yeux prématurément flétris par des pleurs dont j'avais trop souvent été la cause involontaire.

Neddy-Neddy ne fut pas moins surprise que vous, en m'écoulant. Ce fut pour la pauvre femme un avant-coureur des félicités promises dans un autre monde par le Dieu tant vanté de miss Davidson.

— Hélas! hélas! murmurait-elle en usant ses dernières forces à me combler de baisers et de caresses, Bengali! mon cher Bengali! pourquoi faut-il ne te retrouver ainsi que pour te perdre à jamais?

— Non! non! mère! lui répondais-je doucement. Souviens-toi des consolantes prédictions qui, dans la bouche de miss Henriette, ont tant de fois eu le privilège de te faire mieux supporter ton infortune : « Les corps se séparent sur la terre, disait-elle, mais les âmes se retrouvent dans le ciel. Nous nous reverrons, mère, nous nous reverrons! »

Elle souriait, alors. Je m'étais jeté dans ses bras. Nous pleurions ensemble. Oh! ces larmes-là ne faisaient aucun mal, au contraire!

Edgard Davidson et Gustave Gérard se regardaient, de plus en plus surpris. Leurs yeux se questionnèrent.

Bengali continuait :

Je ne vous raconterai pas les derniers moments de Neddy-Neddy, je n'ai qu'à y songer pour sentir ma poitrine se briser.

Le jour et l'instant où son pauvre corps fut porté en terre ne s'effaceront jamais de ma mémoire!

Contrecarrer les plans de Saïd-Yama devint dès lors l'unique mobile de toutes mes démarches. Un mot échappé aux gens qui m'avaient trouvé sans voix après la cérémonie funèbre m'inspira une ruse dont mon frère, tout en l'approuvant, devait être la première dupe.

— Un trait de génie ! s'écriait-il avec enthousiasme, oui ! oui ! passe pour muet !

Cette ruse me dispensait d'un rôle plein de mensonge et de perfidie avec les personnes que l'on m'obligeait de voir. En première ligne, figurait, on le devine, sir Davidson avec toute sa famille. Refuser ce rôle eût été l'exposer à mieux être rempli par un autre ; il fallait, en ayant l'air de trahir la bienfaitrice de ma mère et la mienne, la protéger de tout mon pouvoir ; et c'est ce que je fis. Ainsi s'expliquent tous les maux, toutes les contrariétés que je vous ai fait subir.

Je ne rappellerai que les plus importants détails de l'existence à double face que j'ai à cœur de justifier. Les autres s'évanouiront d'eux-mêmes.

Après avoir fait tomber miss Davidson au pouvoir de Saïd-Yama, je continuai à laisser croire que le prisonnier qu'il venait de faire était bien vous, sir Edgard. C'était un moyen de retarder le supplice de votre sœur jusqu'au moment où l'on vous posséderait tous les deux. Voilà pourquoi j'évitais qu'un échange de la moindre parole entre elle et votre ami ne dénonçât une confusion si précieuse.

Quand Padmala vint signaler les recherches dont nous étions l'objet, on changea de routes et d'allures. White fut condamnée à mourir. Je me chargeai de ce soin, après mille tours et détours destinés à rendre la piste incertaine. Un cri de ma façon, quand je revins de l'intérieur de la forêt, illusionna tout le monde. La jument blanche était simplement attachée à un arbre dans un endroit que j'étais sûr de reconnaître. Il a fallu plus tard l'épouvante que cause à tous les chevaux le voisinage des tigres pour que White parvint à rompre sa bride et à fuir, comme nous l'avons vu, ce matin.

Cependant le soupçonneux Saïd-Yama se mit à nos trousses. Dieu sait de quelle adresse, de quelle opiniâtreté n'est pas capable un pareil être !

Sa présence à peu près continuelle, en singe et en ours, nous força bien des fois à nous détourner du chemin qu'il aurait fallu suivre. Dans une lutte engagée entre lui et moi, quand il tomba, blessé, du cocotier, le misérable faillit m'étrangler en récompense du mouvement bien naturel qui me portait à son aide, car, après tout, il est mon frère ?

Un accès de fureur lui inspira le projet d'un crime que je sus déjouer. Le marassin abandonné dans des conditions si appétissantes était empoisonné, je ne pouvais en douter !

Dans la rencontre avec les tigres, mon effacement jusqu'à l'heure où un péril inévitable m'aurait fait oublier toute prudence, n'avait d'autre motif que l'espionnage du fils de Ganga caché dans un tronc d'arbre habilement dirigé jusqu'au pied des murailles de l'ancienne pagode.

Il m'ordonnait, en un langage emprunté aux mille bruits de la nature dans les jungles, de lâcher White, que vous désiriez garder avec vous. En feignant de lui obéir, au risque de vous déplaire, j'accomplissais un projet conçu longtemps d'avance. La jument de miss Henriette vient d'un homme chez qui j'ai rempli, tout enfant, l'office de ce que vous appelez un groom. L'intelligente bête, avec laquelle j'ai parcouru quelquefois la forêt et les espaces découverts qu'elle a dû reconnaître, n'a pas attendu mon frère. Elle a dû gagner au galop Davidson-House. Or, un billet de moi fixé à la selle, très-visible, a déjà, sans doute, prévenu sir William, s'il est de retour, que c'est à l'île des Caïmans qu'il doit, avant l'aurore prochaine, aller réclamer son fils et sa fille.

Enfin, sir Edgard, mon acharnement à vous faire tomber dans le fleuve, cette nuit, était un moyen suprême de rendre inutile une tentative homicide. On vous crut noyé. Je vous facilitai par un déguisement l'accès de cette cabine. Vous savez le reste.

A moins de se refuser à l'évidence, on ne pouvait plus guère

suspecter les affirmations de Bengali. Son langage était fait pour convaincre. Il y avait surtout dans la contenance, dans les accents du fils de Neddy-Neddy, quelque chose que la duplicité la plus savante, la plus audacieuse, ne saurait imiter.

Heureux, bien heureux d'avoir à constater un dévouement héroïque, Edgard et Gustave, cédant à une impulsion plus vive que les préjugés de caste, pourtant bien puissants dans l'Inde, n'hésitèrent pas à tendre les bras au jeune Hindou.

— Merci ! merci mille fois ! dit le créole anglais, continue à nous guider, et compte sur une récompense proportionnée à tes services.

Les derniers mots effaçaient l'effet du commencement, sur celui qui les entendait. Gustave, plus libéral par nature et par éducation, ne craignit point d'ajouter bien vite :

— Autant d'or que vous voudrez, cher Edgard ; mais, après l'assurance d'un sort tranquille, Bengali accordera, j'en suis sûr, un bon prix à l'amitié que nous ressentons déjà pour le digne protégé de miss Henriette, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! dit Edgard, entraîné sans répugnance ; et pour qu'il n'en doute pas plus que nous ne doutons de sa franchise, voici mes deux mains prêtes à serrer cordialement les siennes.

Gustave Gérard lui demanda ensuite :

— Puisque tu savais où les complices de Saïd-Yama devaient emmener miss Davidson, pourquoi n'avoir pas conduit tout de suite son frère vers cet endroit ?

— Ma raison est toute simple. Il fallait passer ici et s'y arrêter, sous peine d'avoir encore le Maître-Diable derrière nous ; et puis, croyez-vous que votre aide soit inutile à la seconde expédition qu'il s'agit d'entreprendre ?

Tout à coup, Edgard se rappela les deux Mozambiques.

— Ils ont dû arriver aux Rocs-Jaunes à peu près en même temps que nous, hier soir, et rien ne désigne leur présence. En as-tu entendu parler, pendant que je te précédais auprès de mon ami ? demanda-t-il.

— Non, répondit le jeune paria ; mais leur silence, quel qu'en soit le motif, doit s'attribuer à mon frère, demeuré de leur côté, lorsque nous traversions le Hougly.

— Le misérable aurait-il osé les faire mourir ? Oh ! ce serait abominable !

— Il n'aura eu que le temps de leur jouer quelque farce destinée à neutraliser leur concours. Songez qu'il a dû nous suivre de bien près pour nous rejoindre comme il l'a fait. Vos noirs ne sont qu'égarés.

— Mais, ajouta Edgard, si nous prenons la fuite, cela peut coûter la vie à ce pauvre Bengali ?

— Oui, s'il reste ; mais qui l'empêche de profiter, en même temps, de l'étrange solitude qui règne autour de cette barque ? dit Gustave.

— Ma fuite serait un aveu de complicité, répondit l'Hindou. On devinerait immédiatement où nous serions. Ma présence, au contraire, peut et doit détourner les soupçons.

— Au moins es-tu sûr de pouvoir échapper aux fureurs de Saïd-Yama ? demanda Gustave.

— Oui ; partez ! Les compagnons de mon frère, qu'un homme à moi s'est chargé d'enivrer, dorment d'un profond sommeil, et leur chef est absent pour une heure encore. Ne perdez plus un instant.

— Et l'île que tu nommes des Caïmans, où se trouve-t-elle située ?

— En amont du fleuve, que vous allez traverser bien vite et facilement, grâce au petit canot amarré à l'avant du bateau.

— Et des armes ?

— Prenez ces deux poignards. Vous aurez à franchir le long du rivage une distance d'environ quinze milles. Dieu veuille que sir William ait pu vous précéder ; autrement, bien des

périls vous attendent ; ne perdez point courage : l'heure fatale pour miss Henriette ne sonnera que demain matin au lever du soleil.

— Partons ! partons ! s'écria le jeune créole.

— Et tu nous assures que personne ici ne gênera notre fuite ? reprit Gustave, qui avait déjà ouvert une porte de la cabine.

— Personne, vous dis-je.

— Excepté moi.

— Saïd-Yama !

Ce nom sortit comme un gémissement de toutes les poitrines. C'était, en effet, le Maître-Diable.

Or, il fallait le voir pour apprécier tout ce qu'il y avait de joie atroce et de fureur dans les yeux, dans l'accent et dans les allures farouches de cette bête sauvage à l'apparence humaine.

— Ah ! traite ! tu n'échapperas pas au sort que tu mérites !

Avant qu'Edgard et son ami eussent eu le temps de s'opposer à l'explosion de sa colère, Saïd-Yama sautait à la gorge de l'enfant, avec l'intention de l'étrangler net.

Un soubresaut rapide, sur lequel il ne comptait pas, esquiva cette première attaque. Le bandit alla rouler au fond de la cabine.

Quand il se releva, Bengali, debout et lui barrant le passage, montrait, d'un air moqueur, le canot déjà lancé sur les eaux du fleuve.

Ivre de rage, le fils de Ganga bondit comme un tigre, et cette fois le jeune Hindou allait mourir sous les dents et les griffes de son adversaire.

— Soit, répondit-il, sans faire un mouvement pour se défendre. Arrache-moi une existence à laquelle je ne tiens guère ; mais ceux que j'aime, du moins, seront bientôt hors de ton atteinte !

— Pas encore !

Et lâchant une victime qu'il savait toujours bien retrouver, l'ennemi acharné des fugitifs se jetait précipitamment à la nage.

XIX

Pierre qui roule et buisson qui marche.

Certes, l'égoïsme avait été plus fort qu'un sentiment de générosité tout naturel, en entraînant Edgard et Gustave loin de celui que menaçait de mort un brigand irrité. Leur excuse était dans l'importance d'un départ auquel un plus long séjour sur le bateau pouvait amener des difficultés insurmontables.

Chaque instant, plus que jamais, acquerrait un prix énorme.

L'île des Caïmans... quinze milles en amont du Hougly... la journée et la nuit prochaine pour délai extrême... ainsi se résumaient exclusivement les préoccupations actuelles des deux jeunes gens.

Lorsqu'on eut gagné la rive gauche du Hougly, Gustave dit au jeune créole :

— J'ai beau regarder, je n'aperçois pas plus John que Tom.

— Et cependant, reprenait Edgard, nous sommes bien aux Rocs-Jaunes, que j'avais désignés comme lieu de rendez-vous.

— Bengali avait raison. Le Maître-Diable a dû leur tendre un piège, ajouta le jeune Français.

— Nous les rencontrerons peut-être. En tout cas, leur sort n'est pas plus intéressant que celui du brave garçon que l'on martyrise à cette heure. Ne songeons qu'à Henriette, mon ami. Ne perdons pas une minute !

Edgard voulait courir. Gustave lui fit observer que le moyen de faire beaucoup de chemin exigeait une certaine modération.

— Tout en allant vite, ménageons des forces qui, sans cela, pourraient nous trahir au moment où un péril inattendu n'aurait de palliatif que dans la vitesse de nos jambes.

— Ni Saïd-Yama ni personne de sa bande ne nous poursuit, cependant.

— Ils ne sauraient tarder, à moins d'un empêchement impossible à vaincre.

On allait ainsi depuis deux heures.

Embrassant tout à coup, d'un regard pénétrant, l'ensemble des sinuosités décrites par le cours du fleuve, les deux amis constatèrent une chose que Bengali n'avait sûrement pas eu le temps d'expliquer.

Il eût été facile, en coupant à travers les terres, d'éviter un coude immense, après lequel on voyait le fleuve arriver dans un sens presque parallèle au trajet que l'on avait dû faire la veille pour gagner les Rocs-Jaunes où la seconde barque était restée.

— Une heure de perdue !

— Au moins ; et Dieu veuille que cela n'ait point profité aux gens intéressés à nous barrer la route !

Un coup d'œil aux alentours, en avant et en arrière, ne découvrait cependant rien qui fût de nature à légitimer leurs craintes. Les fugitifs continuèrent d'un pas ferme une route capricieusement ébauchée, au milieu d'un amalgame de rochers, de plateaux arides et de bas-fonds marécageux où croisaient à l'envi, comme aux bords de l'eau, le lotus et l'ixore, sans compter bien d'autres espèces végétales communes à l'Europe, et à l'Asie.

Avec plus de patience, Edgard et son ami de collège auraient sans doute fini par remarquer de nouvelles circonstances, bien faites pour les inquiéter, malgré leur bravoure.

Ils avaient passé, sans y prendre garde, auprès d'un roc monstrueux, tombé là comme du ciel, au milieu d'une large mare, dont sa présence agrandissait le cercle au moins de moitié.

Sur ce roc, assez élevé pour dominer un large espace, une grosse pierre grise, de forme à peu près ronde, roulait lentement d'une extrémité à l'autre, comme s'il eût suffi d'un simple effort de la brise pour obtenir ce résultat.

A peine les jeunes gens eurent-ils dépassé d'une centaine de pas le singulier piédestal, que la pierre grise devenait plate, gagnait en longueur et largeur, finalement présentait des formes vivantes ; lesquelles, glissant en silence, du haut en bas, permettaient de reconnaître un homme affreusement laid et difforme ; et dans cet homme, Saïd-Yama.

Ah ! ah ! fit-il en accentuant ses paroles d'un rire sec et discordant, comme le chevrotement d'une hyène, vous croyez, mes beaux messieurs, gagner la partie. Eh bien ! non !

A ces mots, il se repliait sur lui-même, amoindrissant, disloquant, entrelaçant des membres disposés à cet exercice.

Il offrit de nouveau l'apparence d'un bloc, à la façon des cloportes arrondis à l'approche d'un danger ; alors, la pierre grise, obéissant à une vigoureuse impulsion, qui prenait sa source dans la force des reins de l'individu, se prit à rouler doucement sur l'herbe, dans la même direction que suivaient Edgard Davidson et Gustave Gérard.

Mais, ce qui n'eût pas peu surpris, inquiété Saïd-Yama lui-même, s'il s'en fût aperçu, aurait été de voir un buisson haut et large de plus d'un mètre, qui suivait les traces du Maître-Diable avec le même soin que mettait l'autre à ne pas perdre la trace des fugitifs.

Le double manège d'une pierre courant toute seule et d'un amas de branches verdoyantes se livrant à une trotte effrénée, offrait quelque chose de fantastique et dont plus d'un esprit réputé fort eût certainement été frappé ; mais Gustave et le frère de miss Henriette ne songeaient plus à se retourner.

Il était bien plus de midi. Une chaleur tropicale dilatait l'atmosphère. Elle menaçait du vertige. On marchait en rase campagne, sans ombre sur la tête, avec un sol cendreau sous les pieds. Edgard, déjà fatigué des courses, des émotions de la précédente journée et de la nuit, avait autant besoin de repos que de nourriture; en fallait-il davantage pour expliquer pourquoi ses forces devaient bientôt trahir sa bravoure?

Gustave s'apercevait bien de l'état de son malheureux ami.

— Arrêtons-nous un instant, demanda-t-il; nous irons mieux ensuite?

— Non! non! je ne veux m'accorder aucune trêve... En est-il aux chagrins, aux tortures dont, sans doute, Henriette est victime par ma faute?... Continuons! continuons!

— Edgard, je vous en prie, un peu de repos?

— Allons! allons!

Et, avec une sorte d'égaré produit autant par la crainte, le remords, l'extrême température, que par une lassitude extraordinaire, le créole ajoutait:

— N'entendez-vous pas? Henriette se meurt aux mains de ces abominables sauvages. Elle nous attend... Elle nous appelle... Nous ne pouvons encore lui répondre, et vous parlez de repos?... Allons! allons! plus vite! plus vite!... Ah! je voudrais avoir des ailes!

Mais tout à un terme, ici-bas, même un courage héroïque. Et le pauvre garçon serait tombé sans le secours de Gustave.

Le jeune Français prit son ami dans ses bras. On ne se trouvait pas loin d'une petite anse creusée à la longue par les eaux du fleuve dont on remontait le cours. Un côté de cette anse avait pour limite une chaîne de roches superposées de telle façon qu'accessibles en bas sur le sable elles s'avançaient assez par la faite pour offrir un léger abri tout plein d'ombre et relativement assez frais.

Gustave Gérard devait cette heureuse découverte à un buisson, lequel, placé devant lui, avait attiré ses regards, lorsqu'ils cherchaient un endroit favorable.

— Tiens! pensait-il, à moitié chemin de l'endroit qu'il devait choisir, la fatigue, la soif et la faim m'auraient-elles aussi rendu visionnaire? Ce buisson me semblait proche; il a l'air de me fuir; et maintenant je ne l'aperçois plus!

(La suite au prochain numéro.) Alfred SÉGUIN.

A NOS ABONNÉS

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnés, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette: nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houpe en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de trois francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire quatre francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire: blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

REVUE DES MAGASINS

Il n'est pas de femme élégante qui puisse se dispenser, avant de partir pour la campagne, d'aller faire une visite au magasin de la *Ville de Lyon*, la première maison de passementerie et de mercerie de Paris. Outre les utilités sérieuses, dont on trouve un si grand choix à la *Ville de Lyon*, tels que boutons artistiques, passementerie de luxe, gants spéciaux et d'excellente qualité, nous recommandons aux femmes de goût une foule de fantaisies charmantes, qu'on ne trouve que dans les comptoirs de cette maison hors ligne en son genre: des fichus de blonde perlée de jais ou d'acier bleui. Les perles bleues étant fort en vogue depuis le *Sphinx*, il n'est pas d'objets coquets qui n'en soient ornés: ce sont des colliers, des pointes, des pèlerines, des tuniques, des casaques avec ou sans manches, sans compter de riches garnitures de robes et confections également ornées de ces perles aux reflets de saphir.

C'est une fureur pour l'instant que ces perles bleues: elles rivalisent avec le jais et pourraient bien le supplanter, si le noir était une couleur fantaisiste dont on puisse se passer.

Au comptoir des rubans, que de riches ceintures avec cravates et nœuds de cheveux assortis, en ruban souple à double face et de toutes nuances nouvelles! Ces ceintures produisent un effet irrésistible sur les robes d'été, dont elles nous paraissent le plus élégant complément.

Parures de lingerie, fichus coquets, voilettes nouvelles, mantilles andalouses sont d'une incomparable coquetterie à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6).

N'oublions pas non plus une collection de gants de Saxe montants pour toilettes d'été, et le gant Joséphine, la propriété exclusive de cette maison hors ligne.

— Les chapeaux sont extrêmement variés de forme cette saison, ce qui permet à toutes les femmes de se coiffer selon leur physionomie et leur type de beauté. Aux traits réguliers, les diadèmes de fleurs; aux physionomies mutines et séduisantes, le chapeau bébé à passe de paille et à fond mou de soie assortie à la toilette. Madame SÉGUIN, avec son goût sûr et son habileté, sait tout de suite ce qui convient à chacune de ses clientes; elle coiffe jeune, c'est une de ses qualités dominantes, et tous ses chapeaux ont du genre et de la distinction. Personne ne sait mieux qu'elle poser un foulard artistement, faire un nœud inspiré et donner à une coiffure un charme aussi séduisant.

Au moment de partir pour la campagne, nous devons signaler certains chapeaux à large passe, ornés de fleurs des champs, qui embellissent toutes les femmes; quant aux chapeaux de voyage, avec leurs plumes crânement portées de côté, ils ont une allure cavalière et conquérante pleine de grâce et de coquetterie.

Tous les chapeaux de madame Séguin n'ont pas besoin d'être vantés, il suffit de les voir pour comprendre leur succès. S'adresser rue des Colonnes, 1.

SPÉCIALITÉS

A cette époque de l'année, époque de départs, d'excursions et de voyages, il est d'usage de faire ses provisions de parfumerie. Il faut donc aller demander à la *Reine des Abeilles* ses produits de parfumerie les plus exquis au point de vue de l'hygiène et de la finesse des parfums. En première ligne nous placerons les produits à base de glycérine de la maison VIARD; ces produits se composent d'une série complète: eaux de toilette, savons, pommades, toujours à la glycérine, ont des propriétés spéciales selon leur destination; l'eau de toilette tonifie et rafraîchit la peau en l'embaumant, le savon blanchit et adoucit les mains, tandis que la pommade conserve le brillant et la souplesse des cheveux en les empêchant de tomber. N'oublions pas non plus le glycérolé aux roses de Provins, spécialité exclusive de la *Reine des Abeilles*.

Parmi les divers autres produits connus et appréciés du monde élégant, l'eau royale et le savon de thridace peuvent se dispenser d'un nouvel éloge, ainsi que la crème Pompadour, qui embellit et poétise le teint.

Un nouveau parfum à succès, c'est la *brise de violettes*, essence parfaite adoptée par nos élégantes.

Signalons aussi l'éventail *Printemps* (d'après le tableau de Cot), qui ne se trouve qu'à la *Reine des Abeilles*, puis encore un grand choix de flacons de cristal taillé, de boîtes à poudre et à mains, des brosses d'ivoire, des peignes, etc., etc., bref toutes ces inutilités dont ne saurait se passer la coquetterie féminine.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.
L. ROUVENAT, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.